

Recherches sociographiques



Jean HAMELIN (dir.), *Les Franciscains au Canada, 1890-1990*

Guy Laperrière

Volume 32, Number 1, 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/056601ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/056601ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Laperrière, G. (1991). Review of [Jean HAMELIN (dir.), *Les Franciscains au Canada, 1890-1990*]. *Recherches sociographiques*, 32(1), 134–136.

<https://doi.org/10.7202/056601ar>

Jean HAMELIN (dir.), *Les Franciscains au Canada, 1890-1990*, Sillery, Septentrion, 1990, 438 p.

On est habitué de voir les communautés religieuses célébrer leurs différents anniversaires par des albums commémoratifs, volumes souvenirs où l'on chante la gloire des prédécesseurs à coups de photos d'époque et de pages publicitaires des bienfaiteurs. Malgré sa vocation sociographique, *Recherches sociographiques* ne s'arrête habituellement pas à ce type de production. Le sachant, les communautés ont de plus en plus recours à des historiens patentés, Nive Voisine, Giselle Huot ou Normand Perron étant les noms qui me viennent le plus spontanément à l'esprit. C'est ce qu'ont voulu faire les Franciscains pour fêter le centenaire de la province Saint-Joseph du Canada, en faisant appel à l'un de leurs illustres anciens du Collège séraphique de Trois-Rivières, le Fernand Braudel des historiens québécois, Jean Hamelin, codirecteur du *Dictionnaire biographique du Canada* et auteur d'une synthèse remarquée sur *l'Histoire du catholicisme québécois au XX^e siècle*. Efficace comme toujours, il s'est entouré d'une pléiade d'amis : des collègues de l'université Laval (Brigitte Caulier, Joseph-Claude Poulin, Claude Bergeron, André-L. Beaudoin), les deux larrons de Rimouski (Nive Voisine et Noël Bélanger) et de jeunes chercheurs. Une belle équipe ! Mais surtout, il a pu s'assurer la collaboration des franciscains eux-mêmes, le père Léandre Poirier (vous vous souvenez du fameux *Au service de nos écrivains* ?) ayant joué le rôle le plus actif à titre d'animateur de ce centenaire. Tous ces efforts conjugués (15 personnes au total) donnent un livre d'une densité (y compris scientifique) remarquable.

Pour ma part, j'ai tout lu d'un trait, de la page 7 à la page 412. En vérité, le document est un peu long — il y a toutefois peu de redites — mais fort instructif. Je suggère cependant au lecteur de gambader plutôt de ci de là, au gré de sa curiosité : il y a de tout pour tous. Trois parties partagent l'ouvrage. Dans la première, la plus courte, on présente un « Survol historique » qui découpe les années en quatre tranches : la restauration (1860-1890), l'implantation (1890-1920), l'expansion (1920-1955) et la mutation (1955-1990). Ce qui frappe ici, c'est le sens critique de l'auteur. Il prend parti — oh ! discrètement —, entre autres, contre ce qu'il appelle la conception bonaventurienne du franciscanisme, qu'il assimile à la faiblesse des études et au gouvernement routinier (je laisserai les Franciscains défendre saint Bonaventure !), et contre les Observants français, la branche des Frères mineurs, une des plus strictes, qui restaura la vie franciscaine à Montréal en 1890. La synthèse touche à tous les aspects (structures, personnel, œuvres), situant l'apogée dans les années de l'immédiat après-guerre (1945-1954), mais elle néglige peut-être trop les frères convers, importants numériquement et qualitativement, dans cet ordre. Je signale au passage deux erreurs qu'un travail en cours plus spécialisé m'a permis de relever : les décrets français du 29 mars 1880 ne touchaient pas le service militaire (p. 19), mais expulsaient de leurs couvents les congrégations non autorisées ; la loi du 15 juillet 1889 sur le service militaire n'est pas du gouvernement Ferry (p. 25), puisque cet homme a dû quitter la présidence du Conseil en 1885 dans la tourmente de sa politique coloniale.

La deuxième partie, la plus longue (175 p.) et la plus scolaire, touche aux différents champs d'apostolat des Franciscains : le Tiers-Ordre (CAULIER), les missions (Terre sainte, Japon et Chine surtout), la prédication, les retraites fermées (HAMELIN), le mouvement de tempérance et le mouvement familial (VOISINE), l'éducation (BÉLANGER), les publications (LEBEL). On s'y instruit beaucoup. Le côté harassant de la prédication apparaît bien. La synthèse de Jean-Marie Lebel sur les livres, brochures et périodiques est systématique et bien

menée. Sur l'éducation, Bélanger est un peu plus faible, à cause des longueurs (que vient faire cette page sur Baden Powell, p. 235 ?) et du légendaire rôle de suppléance du clergé, qu'il ramène à la surface, mais il fait bien sentir l'atmosphère de ces collèges séraphiques que les Franciscains ouvrirent dans quatre localités : Montréal-Trois-Rivières (1892-1967), Edmonton (1925-1969), Biddeford, dans le Maine, (1933-1975) et l'Externat classique à Longueuil (1950-1967).

Sous le titre « Chercheurs et pionniers », la dernière partie brosse la mosaïque de franciscains marquants, la plupart étudiés en collaboration. L'un des articles tranche par sa qualité, ses nuances et son érudition, soit celui de POULIN (rebaptisé ici Jean-Claude) sur deux savants médiéviistes : Éphrem Longpré et Victorin Doucet. Faute de nous intéresser — qui voudrait aller lire Duns Scot ? —, ces érudits, Joseph-Claude y compris, nous éblouissent ! Mais il y a quelque chose d'émouvant à voir ainsi, dans la grande lignée humaniste, un savant rendre hommage à ses devanciers, en portant sur eux le jugement le plus juste possible. Cette partie se termine par une section préparée par les pères René BACON et Laurent GALLANT sur une dizaine de leurs confrères toujours vivants qui ont marqué et marquent encore le monde de la réflexion chrétienne par leurs écrits. Ce sont des portraits bien enlevés, captivants, qui rendent leurs sujets très attachants. Sans négliger celui de David Flood, je pense surtout à celui de Thaddée Matura, forcé de quitter le Scolasticat de Rosemont en 1964 pour aller à Taizé, sans qu'on ne nous en dise trop les raisons...

Enfin, ce livre n'aurait pas été franciscain jusqu'au bout s'il ne s'était terminé par une bonne critique. En fait, il y en a deux. Celle du frère Roland BONENFANT, un plus jeune, qui vit depuis quinze ans dans une fraternité du Centre-Sud de Montréal et qui survole l'ensemble de ces cent ans en réfléchissant sur les changements survenus depuis la Révolution tranquille. On sent dans ces pages l'intensité de la vie communautaire et des défis relevés. Puis celle d'un *spirituel*, l'actuel provincial, Gilles BOURDEAU, qui signe une préface substantielle où l'on trouve une excellente critique de l'ouvrage, en montrant bien les lacunes et en soulignant qu'on a ici privilégié l'écrit et le monde intellectuel, comme il est bien naturel quand on a recours à des universitaires... « Ces choix, écrit-il avec sagesse, sont une lecture orientée des événements. » (P. 8.) Ses dernières lignes deviendront une citation qui rendra les historiens modestes : « Les choses se déforment facilement quand on regarde en arrière »...

Le livre est bien présenté. Un glossaire nous initie au vocabulaire franciscain. Pour ma part, je connaissais déjà « chapitre général », « couvent » et « Studium », mais j'avoue que j'aurais aimé y voir figurer « cordigères » qui revient à quelques reprises (p. 110 et 118) et qui me mystifie. De même, je remarque une erreur au mot « factotum ». Quelques néologismes font sursauter chez Hamelin, à la plume par ailleurs si fortement imagée, tels que « québécoïser ». (P. 78.) On trouve un index, même s'il est incomplet. Les illustrations, merveilleusement choisies, constituent en quelque sorte la respiration du document. Je profite ici de l'occasion pour rendre hommage aux éditions du Septentrion qui, malgré quelques coquilles apparemment indissociables de toute édition, sont en passe de ravir le premier rang aux éditions Boréal au rayon de l'histoire.

À terme, cet ouvrage permet de s'interroger plus largement sur le sens des communautés de manière générale en Occident chrétien, et plus particulièrement au Québec. Et pas seulement sur leurs œuvres et leur action, mais aussi sur leur être, leur spiritualité, leur influence profonde sur les mentalités. En quoi chaque communauté a-t-elle marqué le Québec ? Ou plutôt, qui a-t-elle marqué, car on sait bien qu'aucune n'a influencé tout le monde : chacune

avait ses réseaux, son territoire, ses fidèles. Autre question plus saisissante encore : où vont les communautés aujourd'hui ? leur vieillissement est-il le présage de leur fusion, puis de leur extinction ? Les chiffres n'interdisent pas de poser la question, bien qu'une résurgence ne soit jamais à exclure. Ce livre pousse à la réflexion, à la compréhension, au questionnement : c'est plus qu'un livre d'histoire.

Guy LAPERRIÈRE

*Département d'histoire,
Université de Sherbrooke.*

Jean DE LAPLANTE, *Les parcs de Montréal : des origines à nos jours*, Montréal, Méridien, 1990, 255 p. (« Histoire urbaine ».)

Le livre de Jean de Laplante est à la fois beaucoup plus et beaucoup moins qu'une simple histoire des parcs de Montréal. Ce n'est pas l'œuvre d'un historien professionnel. On n'y trouvera aucune référence bibliographique, aucun inventaire des sources, aucune méthodologie sophistiquée ni — horreur — aucune problématique. C'est pourtant un travail précieux qui vient combler une lacune de notre historiographie, et surtout qui a l'immense mérite de resituer la petite histoire de nos parcs dans une perspective plus large, celle de l'évolution de l'aménagement des espaces publics en général, à l'exception des rues et des « places » intérieures. Les parcs, les squares, les places, les terrains de jeu, les installations récréatives et sportives, etc., sont en effet des lieux dont les histoires sont indissociables puisque leurs vocations s'entremêlent au gré des périodes historiques.

Ces vocations à l'occasion fusionnées font d'ailleurs régulièrement l'objet de controverses. Un parc doit-il être avant tout un espace de verdure ou un lieu de récréation ? Tout au long de l'histoire, les fonctions conférées aux parcs ont répondu à des conceptions dont l'auteur montre bien le caractère extrêmement changeant. Quant à lui, il ne fait pas mystère des siennes. Dès l'introduction, il livre en effet ce qui constitue au fond sa thèse majeure : depuis un demi-siècle, on a « tragiquement » confondu espace vert et espace récréatif ou sportif. Les récentes polémiques sur la mise en valeur du mont Royal nous rappellent l'actualité de ce point de vue.

C'est que, nous l'avons dit, de Laplante n'est pas un historien patenté pratiquant la mise à distance de son objet. Bien au contraire, il a vécu cette « tragique confusion » de l'intérieur, puisqu'il a travaillé au service des Parcs de la Ville dès les années 1950. Et comme souvent les témoins de longue date, il se montre critique à l'égard du passé récent. Il éprouve manifestement plus de plaisir à remonter à la fondation de Montréal pour retracer ce qu'il appelle l'étape primitive, celle des places publiques. Ce retour aux origines est riche d'enseignements.

Avant 1840, point de parcs ou de jardins publics. La vieille ville fortifiée ne compte que deux places, en plus des jardins appartenant aux ordres religieux : la place d'Armes et la place Royale, lieux polyvalents où les citoyens peuvent tout aussi bien fréquenter les marchés qu'examiner les criminels mis au pilori. Le démantèlement des remparts suscite l'ouverture d'« espaces de dégagement ». Il semble qu'on ait adopté assez tôt l'esplanade du Champ-de-